

## LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 8 novembre 1884

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le bi-centenaire de Pierre Corneille.—Le vœu de Rose, par Stanislas Côté.—Sixième tirage de nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—L'ancienne église des Récollets.—L'armée chinoise.—Un conseil par semaine.—L'arbre lumineux.—De partout.—Récréations en famille : Enigm, charade et rébus.—Être enterré vivant.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Le bi-centenaire de Pierre Corneille : Portrait de Corneille ; Mai-on où est né Corneille ; Monument élevé à Corneille ; Cabinet de travail de Corneille ; Mais on où Corneille est mort ; Hime ; Un poste anglais près de Canton.—Montréal : L'ancienne église des Récollets.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## ENTRE-NOUS

Voyez où conduit l'éloge à jet continu et cette manie que nous avons tous en notre pays, où la critique n'existe que peu ou point, de vanter, vanter toujours, sans règle et sans contrôle, tout ce qui vient de notre crû. J'ai à vous parler aujourd'hui d'une artiste sérieuse, véritable, sincère, d'un talent incontestable, et je ne sais comment le dire en termes convenables pour vous en faire bien comprendre la valeur.

Je sors de chez Scott, vous savez, le marchand d'œuvres d'art, de la rue Saint-Jacques, et j'en sors émerveillé. Je viens de visiter l'exposition des toiles de Mlle Maria Brooks.

Si j'ai éprouvé une sensation de plaisir, je dois dire que mon bonheur n'était pas complet et que j'ai compris, une fois de plus, l'immense distance qui sépare nos artistes de ceux de la vieille Europe, et je me suis convaincu que nous devrions être bien modestes quand nous parlons de nous, et plus modérés dans notre enthousiasme.

Chaque exposition de ce genre est une bonne leçon dont nous devons profiter, car la comparaison nous érase, il faut bien l'avouer et, pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à demander à MM Bourrassa, Hébert, Julien, et autres artistes, ce qu'ils en pensent.

\* \* \*

Mlle Brooks n'était pas une inconnue pour nous, elle nous a déjà envoyé plusieurs toiles, elle expose tous les ans, à Londres, et son nom est familier à tous les amateurs.

S'il en est temps encore, allez jeter un coup d'œil sur les tableaux exposés, et je suis certain que vous ne regretterez pas la demi-heure que vous aurez passée ainsi.

Il y a là des choses charmantes, et je vous recommande surtout : le portrait de Lady Lonsdale ; "En revenant du marché" ; "Old, old story," et un autre tableau charmant d'expression, qui représente une jeune fille tenant une lettre. La légende de cette toile porte : "Je voudrais bien savoir s'il pense ce qu'il m'écrit."

Tout cela est vrai, fort, vigoureux.

Il y en a encore bien d'autres, mais j'aime mieux vous ménager des surprises. Voyez vous-mêmes.

\* \* \*

Après avoir admiré ces œuvres d'art, il faut revenir à terre et, ce qui frappe tout d'abord les yeux, c'est la misère.

Malgré les meilleures intentions, on est forcé de devenir plus dur qu'on ne voudrait l'être, et il est du devoir de la charité d'avoir un peu d'égoïsme, si étrange que puisse paraître le rapprochement de ces deux mots, dont l'un est la négation de l'autre.

Je parle de la charité administrative.

Il ne se passe guère de jour, en effet, où il ne nous arrive de la campagne, de villages éloignés parfois de dix ou quinze lieues, de malheureux pauvres ou infirmes qui nous sont expédiés par les autorités de ces paroisses qui, ne sachant qu'en faire, s'en débarrassent de cette manière.

On se figure alors en avoir fini avec eux.

C'est une grosse erreur ; ces pauvres gens ne peuvent être recueillis dans les villes, alors qu'on les a chassés de leur village ; le budget des cités comme Montréal, Québec, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Sorel, etc., est déjà assez grévé et suffit à

à peine à soulager ses propres pauvres pour ne pouvoir secourir les autres. Aussi, a-t-on pris le parti de les renvoyer chez eux au frais de la municipalité qui se permet de les expédier.

On ne devrait pas ignorer que toutes les procédures nécessaires pour faire admettre dans une asile les personnes susceptibles de l'être, peuvent être prises par les autorités locales, sans qu'il soit nécessaire de recourir aux magistrats des villes.

Donc, que ceci soit bien compris : chacun de ses siens.

\* \* \*

Autres misères : ce sont celles que se suscitent mutuellement les camps opposés d'un village, car il est admis qu'il doit toujours y avoir deux parties, au moins, dans une municipalité.

Tel est le cas de la petite ville de Saint-Henri.

Si le hasard où vos affaires vous appellent dans ce royaume de la chicane, je vous parie cent contre un qu'il ne se passera pas cinq minutes sans que vous n'entendiez parler de la plaque.

—Quelle plaque ? direz-vous.

—Comment, quelle plaque, vous ignorez que nous avons une plaque et que nous n'en avons plus ; vous ne connaissez pas l'histoire de la plaque, la plaque légendaire ?

N'insistez pas, faites semblant d'être au courant de tout, car, ignorer l'histoire de la plaque ne vous serait pas un bon passe-port.

Comme, entre-nous, on peut se dire bien des choses et qu'on n'en pourra gloser, je vais résumer en quelques mots cette histoire qui, du reste, n'est pas longue.

\* \* \*

En ce temps-là—je parle de deux ans environ—la ville de Saint-Henri résolut de faire bâtir un Hôtel de-Ville, et l'Hôtel-de-Ville se fit.

La chose étant finie, les conseillers contemplèrent leur œuvre et dire : "Ceci est bien, et il ne faut pas que nos noms périssent."

Et pour que les petits-enfants de leurs arrières petits-enfants puissent un jour être fières de leurs ancêtres, ils décidèrent de faire graver leurs noms dans le marbre.

Et l'on grava leurs noms sur une plaque qui fut scellée dans le mur de façade de l'Hôtel-de-Ville.

Puis, satisfaits, ils se reposèrent.

Or, à cette époque, vivaient en la même ville de Saint-Henri, des hommes qui virent avec colère la gloire qu'avaient acquise leurs frères, et résolurent de faire rentrer ces noms dans le néant, d'où ils n'auraient jamais dû sortir.

Et les frères devinrent ennemis, ceux qui, autrefois, se donnaient le baiser de paix et d'amour, se lancèrent des regards furieux, leurs yeux flauboyèrent et la guerre et la haine chassèrent la paix du lit où elle reposait moelleusement depuis plusieurs années.

Les *plaquistes* et les *anti-plaquistes* venaient de naître, et on parlait longtemps sous le chaume, des batailles qu'ils se livrèrent.

\* \* \*

Les épis dorés tombèrent sous la faux du moissonneur, les arbres se dépouillèrent, la neige "au blanc cortège" couvrit la terre, et avec le froid d'hiver arriva le temps des élections.

Les deux partis se mesurèrent de l'œil, se portèrent des défis mémorables, se jetèrent à la face les injures les plus sanglantes ; les guerriers, non, les électeurs, excités par les cris de leurs épouses, déterrèrent la hache de guerre et s'élançèrent au combat.

Ce fut une rude bataille !

Son souvenir vivra, et un barde inspiré, Rémi Tremblay, a chanté en vers immortels les hauts faits des partisans et des ennemis de la plaque.

La victoire resta indécise et le conseil fut divisé.

Alors commença la joute parlementaire, la diplomatie remplaça l'épée, et ce fut à coups de résolutions qu'on se battit.

Les anti-plaquistes gagnèrent la première bataille, et la plaque fut retournée. Les noms qui resplendissaient sous les fleches d'or de Phébus disparurent, et le marbre froid recouvrit leur tombeau.

—Vengeance ! vengeance ! crièrent les plaquistes, et tous, altérés de sang, se ruèrent dans la mêlée.

Les anti-plaquistes furent battus, et la plaque revit le soleil rayonnant.

Un long cri de rage s'éleva du levant au cou-

chant et, après avoir pansé leurs blessures, les vaincus, profitant de l'absence de plusieurs généraux de l'armée ennemie, fondirent sur leurs adversaires et les taillèrent en pièces.

Et pour que le souvenir de la plaque mourut pour toujours, nouveaux iconoclastes, ils la brisèrent et en foulèrent aux pieds les débris informes.

Ce fut un triste jour dans l'histoire de la ville de Saint-Henri, jour néfaste qui n'est que le prélude de la troisième guerre dont le dénouement aura lieu dans la cour criminelle.

\* \* \*

Oui, c'est la Cour du Banc de la Reine qui, probablement, va décider ce point de droit : "Les anti-plaquistes avaient-ils le droit de briser la plaque ?" car, malgré la forme fantaisiste que j'ai donnée à ce récit, les faits sont vrais.

Il y a quelques jours, le maire et plusieurs conseillers furent arrêtés sous accusation d'être les auteurs de dommages *malicieux* à la propriété.

Vous voyez où peut mener une plaque.

Et on vient toujours répéter : "il n'y a plus d'enfants" ; allons donc ! on devrait dire qu'il n'y a que des enfants, car jeunes et vieux se ressemblent sous plus d'un rapport, et l'histoire de la plaque de Saint-Henri est une preuve de plus de cette vérité.

\* \* \*

Voulez-vous une autre vérité, lisez ceci :

"Les journaux ne comptent pas seulement sur leur bas prix ou sur les séductions de leur format ; ils comptent aussi sur le roman feuilleton. Seulement, comme ils sont obligés d'améliorer sur ce point de même que sur les autres, ils promettent : celui-ci de donner des feuilletons *très longs*, celui-là d'en donner *deux à la fois*. Ainsi, beaucoup de papier et beaucoup de romans, voilà ce que la presse promet au public ; dans ses programmes politiques, elle s'enveloppe de brouillard afin de pouvoir glaner partout. On ne saurait avouer avec plus de franchise qu'on cherche le succès en dehors des principes.

"Quand les journaux, ne se souciant pas d'être une *bonne affaire*, poursuivaient un but politique ou philosophique, il existait une communauté presque absolue de pensées et de but entre chaque journal et ses abonnés. Alors le journaliste remplissait vraiment une sorte de mission : aujourd'hui, c'est un amuseur et un spéculateur.

"Autrefois, il y a huit ou dix ans, on disait : la presse est un sacerdoce, et personne ne se récriait ; aujourd'hui, quiconque emploierait sérieusement cette expression se ferait bafouer."

On croirait que ces lignes ont été écrites hier, et cependant, c'est en 1845 qu'Eugène Veuillot les adressait à ses lecteurs.

Elles contiennent de dures vérités et, de plus, renferment un regret ; mais pourquoi s'arrêter sur ce sujet : où est le coupable, du journaliste ou du public ? Tous les deux, mais personne ne semble vouloir revenir à l'ancien temps, puisqu'en cela comme en toute chose, il y a du bon et du mauvais.

LÉON LEDIEU.

## LE BI-CENTENAIRE DE PIERRE CORNEILLE

(Voir gravure)

La ville de Rouen a célébré, le 11 et 12 octobre dernier, par une manifestation importante, le bi-centenaire de la mort du grand Corneille. Nous avons jugé à propos de publier quelques dessins destinés à rappeler quelques-unes des étapes de la vie modeste et laborieuse de l'immortel poète tragique.

Pierre Corneille naquit à Rouen, le 6 juin 1606, rue de la Pie. Son père était avocat du roi à la Table de marbre de Normandie.

Fils aîné de sept enfants, Pierre fut placé de bonne heure au collège des Jésuites de la ville. Il fut reçu avocat, comme son père, fit représenter sa première comédie, *Mélite*, en 1629, à l'âge de vingt-trois ans.

Le *Cid* parut en 1636 et fut accueilli avec un enthousiasme sans précédent. On ne pouvait se lasser de voir cette pièce ; chacun en savait quelque partie par cœur ; on la faisait apprendre aux enfants, et en quelque partie de la France il était passé en proverbe de dire : Cela est beau comme le *Cid* !

Malgré les admirables pièces que Corneille donna ensuite, il se présenta vainement deux fois à l'Ac-